

qui s'était passé contre ses intérêts, et de l'instruire que toutes les richesses acquises jusqu'alors dans le Mexique avaient été envoyées en Europe dans la vue de faire détacher de sa juridiction une si opulente partie du Nouveau-Monde. Cette connaissance le confirma dans le projet qu'il avait formé de détruire la flotte pour qu'il ne restât aux troupes à ses ordres d'espoir que dans la victoire. Ses confidens adoptèrent sans balancer un plan si magnanime. Ils publièrent que tous les navires étaient pourris, et ne devaient pas tarder à couler bas. Soit conviction, soit séduction, les gens de mer confirmèrent cette opinion par leur témoignage; et bientôt on débarqua les voiles, les cordages, les ferremens, tout ce qui quelque jour pouvait être utile. Il ne restait plus qu'à faire échouer les bâtimens; et ce dernier acte d'un héroïsme admiré depuis trois siècles ne se fit pas attendre.

La plupart des obstacles qui depuis trois ou quatre mois retenaient dans une inaction apparente l'armée entière sur les côtes se trouvaient levés. Par le ministère de Marina, qu'un heureux hasard avait donné aux Espagnols pour les guider dans leurs conquêtes pour les consoler dans leurs inquiétudes, pour les encourager dans leurs malheurs, Cortez avait acquis quelque connaissance de la région qu'il voulait asservir. Son premier établissement était assez bien fortifié pour braver les attaques des aborigènes, et quelques bour-

gades voisines qui s'étaient volontairement données, ne devaient pas laisser manquer d'alimens ce poste important. Deux cantons moins bornés, qui s'étaient mis sous sa protection, lui offraient toutes leurs forces. Dans cet état de choses, il laissa à la Vera-Cruz deux chevaux et cinquante soldats, ou faibles ou malades, aux ordres d'Escalante, dont la valeur, la prudence, la fidélité étaient généralement connues. Deux cents hommes très-vigoureux destinés à traîner son artillerie et à porter ses bagages, quatre cents guerriers les plus distingués par leur origine et leur expérience, ce fut tout ce qu'il voulut accepter du cacique de Zampoala, le plus puissant et le plus dévoué de ses alliés. Avec ce petit nombre d'auxiliaires, avec cinq cents Castellans, avec quinze chevaux, avec six pièces de campagne, le général ne craignit pas de diriger le 18 août sa marche vers la capitale d'un empire immense, qui avait cent fois plus de moyens qu'il n'en fallait pour l'arrêter ou pour le détruire.

Sur sa route se trouvait la république de Tlascalala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui voulaient la soumettre à leur domination. Cortez, ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, et proposer une alliance. Des peuples qui s'étaient interdit presque toute communication avec leurs voisins, et que ce principe insociable avait accoutumés à une défiance universelle, ne devaient pas être favo-

x.  
Les premiers  
combats des  
Espagnols  
sont contre  
la républi-  
que de Tlas-  
cala.

blement disposés pour des étrangers dont le ton était impérieux, et qui avaient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repoussèrent-ils sans ménagement les deux ouvertures; aussi ne virent-ils pas plus tôt les Espagnols sur leur territoire, qu'ils fondirent sur eux en gens déterminés à vaincre ou à mourir. La valeur qu'ils montrèrent dans cette première action fit comprendre à Cortez que ce ne serait pas trop de toute sa science militaire pour repousser les attaques de ces hardis républicains. La circonspection la plus marquée prit aussitôt la place de l'audace qui lui était ordinaire. Il avança lentement; il choisit de bons postes; il fortifia ses camps. Ces sages mesures le firent sortir victorieux d'un grand nombre de combats et de deux batailles qu'il lui fallut livrer ou soutenir dans le court espace de treize à quatorze jours. Heureusement pour la cause qu'il défendait, les Indiens, foudroyés par son artillerie, écrasés par ses chevaux, n'avaient pour ressource que des flèches armées d'arêtes de poisson, que des piques de bois durcies au feu, qui, trop faibles pour percer les boucliers de ses soldats, ne lui en tuèrent aucun, n'en blessèrent même légèrement qu'un très-petit nombre.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siège de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, et qui paraît établi chez

plusieurs nations, contribua beaucoup encore à la défaite des Tlascalans. C'était la crainte et la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés et leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompait les rangs et ralentissait les attaques.

La nation, peu accoutumée à tant d'humiliations, à tant d'infortunes, voulut savoir de ses prêtres les causes de ces événemens déplorables, et quels en pourraient être les remèdes. Vos ennemis, répondirent ces oracles mensongers, sont enfans du soleil. Sa présence les rend invincibles. Qu'on les attaque durant les ténèbres, et on ne les trouvera pas plus redoutables que les autres hommes.

Pleine de confiance dans les promesses de ces imposteurs, l'armée indienne se précipita la nuit suivante sur les retranchemens des Espagnols. Le feu vif et soutenu du canon et de la mousqueterie ne lui laissa pas ignorer que ses desseins avaient été pénétrés, et lui coûta plus de sang qu'aucune des défaites précédentes.

Les factions, jusqu'alors partagées sur le meilleur parti à prendre, se réunirent toutes pour la cessation des hostilités. Mais comment traiter avec des êtres d'une nature inconnue, et dont les actions avaient été alternativement atroces et magnanimes. On l'ignorait; et les harangues des ambassadeurs chargés de la négociation manifestèrent cet embarras. Si vous êtes, dirent-ils aux

Espagnols, des divinités cruelles, nous vous offrons des esclaves dont vous mangerez la chair, dont vous boirez le sang. Si vous êtes des dieux bienfaisans, acceptez des parfums; si vous êtes des hommes, voilà des viandes, voilà du pain, voilà des fruits pour vous nourrir.

Comme la paix était également désirée des deux côtés, elle fut bientôt et facilement conclue. Les Tlascalans se reconnurent tributaires de la Castille; et Cortez s'obligea à couvrir de toutes ses forces leurs personnes et leur territoire.

Une constitution politique, qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'était formée dans cette contrée. Le pays était partagé en plusieurs cantons, où régnaient des hommes qu'on appelait *caciques*. Ils conduisaient leurs sujets à la guerre, levaient les impôts et rendaient la justice; mais il fallait que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui était le véritable souverain. Il était composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalans avaient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissaient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère et l'ivrognerie étaient en horreur; ceux qui étaient coupables de ces crimes étaient bannis. Comme le territoire ne produisait ni sel, ni cacao, ni coton, ni or, ni argent, l'usage n'en était permis

qu'à ceux qui devaient ces objets à leur bravoure. Les lois permettaient la pluralité des femmes; le climat y portait, et le gouvernement y encourageait.

Le mérite militaire était le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre les Tlascalans portaient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. On commençait le combat par lancer une de ces flèches, et l'honneur obligeait à la reprendre.

Dans la ville, ils étaient vêtus; mais ils se dépouillaient de leurs habits pour combattre.

On vantait leur bonne foi et leur franchise dans les traités, et entre eux ils honoraient les vieillards.

Leur pays, quoique inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, était fort peuplé, assez bien cultivé, et l'on y vivait heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignaient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisaient le plus chez les Tlascalans, c'était l'amour de la liberté. Ils ne trouvaient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avait pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avait pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avait pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avait pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre

de ses préjugés au point où l'étaient alors , où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisaient le fond de toutes leurs pensées , influaient sur leurs jugemens , formaient leur caractère. Ils n'employaient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique , plus décidée , plus ferme , plus subtile. Ils étaient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnaissaient qu'eux dans l'univers de sensés , d'éclairés , de vertueux. Avec cet orgueil national , le plus aveugle qui fut jamais , ils auraient eu pour Athènes le mépris qu'ils avaient pour Tlascala. Ils auraient traité les Chinois comme des bêtes ; et partout ils auraient outragé , opprimé , dévasté.

Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse , les Espagnols prirent avec eux six mille soldats tlascalans , qui devaient les conduire et les appuyer.

xi. Avec ce secours Cortez s'avançait vers Mexico ,  
à travers un pays abondant , arrosé , couvert de  
bois , de champs cultivés , de villages et de jardins.  
La campagne était féconde en plantes inconnues  
à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un  
plumage éclatant , des animaux d'espèces nou-  
velles. La nature était différente d'elle-même , et  
n'en était que plus agréable et plus riche. Un air  
tempéré , des chaleurs continues , mais supporta-

Introduits  
dans la capi-  
tale de l'em-  
pire , les Es-  
pagnols sont  
obligés de l'é-  
vacuer après  
plusieurs évé-  
nemens ex-  
traordina-  
res.

bles , entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait dans le même canton des arbres couverts de fleurs , des arbres chargés de fruits. On semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchaient pas. Ils voyaient l'or servir d'ornemens dans les maisons et dans les temples , embellir les armes des Mexicains , leurs meubles et leurs personnes ; ils ne voyaient que ce métal. Semblables à cet Mammona dont parle Milton , qui , dans le ciel , oubliant la Divinité même , avait toujours les yeux fixés sur le parvis qui était d'or.

Montézuma , que ses incertitudes , et peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire , avaient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascalans , plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leurs propres triomphes ; Montézuma , dont les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale , prit le parti de l'y introduire lui-même , mais après lui avoir tendu des pièges , dont le mieux ordonné coûta la vie à six mille Cholulans , malheureusement choisis pour être les instrumens des lâches vues de leur maître. Il commandait à trente princes , dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables , et son pouvoir absolu. Il paraît que ses sujets avaient